

## Happening

Quatre acteurs, autant de coqs chaussés de baskets, et deux jeunes poulettes : 4, la dernière création de Rodrigo García, est un sacré micmac.

« Il n'y a pas un seul outil pour réparer le moteur. Et c'est ton moteur. »

Ainsi va le théâtre de Rodrigo García : franc du collier, c'est-à-dire passablement nihiliste, ne laissant aucun répit aux illusions réparatrices. Et pourtant, même pas triste. Qu'est-ce qui pourrait « sauver la vie », entendu que « grandir spirituellement, c'est le cancer » ? Disons : la vie elle-même, assez joyeusement foutraque, débordante, en excès. Une vie certes fictive, comme peut l'offrir un espace scénique qui se contrefiche du naturalisme. De toute façon, contre « la répulsion du quotidien », « toute la magie a lieu hors de chez soi. »

« De toute ma vie, je n'ai jamais rien vu de tel », pouvait bien souffler un spectateur en sortant de 4, la dernière création de Rodrigo García, dont les premières représentations ont eu lieu au Centre dramatique national de Montpellier (rebaptisé « Humain trop humain ») avant d'atterrir ces jours-ci (du 12 au 22 novembre) au théâtre Nanterre-Amandiers, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Résumons (pas forcément dans l'ordre) : quatre acteurs et autant de coqs (deux blancs et deux roux) chaussés de baskets, plus deux poulettes (deux toutes jeunes filles grimées comme des top-modèles qui se trémoussent sur un air de cumbia argentine), une scène de frotti-frotta en sacs de couchage, un drone à clochettes qui vient faire un tour de piste, un tennisman qui envoie les balles bruyamment rebondir contre la vulve de *L'Origine du monde* (Courbet), un tourne-disques qui crache une bordée d'injures (hijo de puta et autres amabilités), un gros plan sur des plantes carnivores qui enserrant vers de terre et chenilles données en pâture, un énorme bloc de savon de Marseille transformé en baignoire, et... un parfait samouraï japonais qui livre ses souvenirs d'enfance dans l'horlogerie familiale de l'oncle Luis et de la tante Tota (avec une marraine en prime)

Quel micmac ! Une mère poule n'y retrouverait pas ses petits. Rodrigo García, si ; les acteurs aussi (Gonzalo Cunill, Núria Lloansi, Juan Lorient et Juan Navarro), et nous avec. C'est que, sans chercher le fil conducteur d'une histoire qui n'existe pas, nous sommes en permanence dans la tension éveillée d'un *happening*, où tout arrive vraiment, dans l'instant, et où le paroxysme (la scène d'injures déjà évoquée) peut côtoyer une incroyable tendresse (lorsqu'un des acteurs camoufle un coq sous ses vêtements). Et puis, ce théâtre n'est pas que visuel. « Parmi toutes les décisions que je peux prendre comme metteur en scène, il y a celle de me priver du texte, de le laisser de côté, et je me dis toujours « je ne veux pas du texte », mais inévitablement je finis par en avoir besoin. Et mon besoin de littérature devient à un moment si fort que je dois inventer une forme théâtrale pour ces matériaux qui sont apparemment dénués de théâtralité », confie Rodrigo García. Dans 4, le texte est formé de fragments poétiques, comme autant de pensées à la volée, arrachées à un monde de simulacres où « le chahut viral de Sony est plus puissant qu'un père et une mère en pleine possession de leurs moyens. » Et pour dire ces mots-là, « ce que je ne supporte plus », dit encore Rodrigo García, « c'est qu'un acteur parle au public, ça suffit, j'ai fait ça toute ma vie. Que deux acteurs parlent entre eux ne me plaît pas non plus. Rien ne me plaît. Alors j'essaye qu'ils parlent ensemble autrement. » Au moment de parler, les acteurs de 4 se regroupent, se tiennent par la taille et les épaules, semblent échanger un secret. Et de toutes les situations que propose le spectacle, celle-ci est peut-être la plus prégnante, et la plus intense. Celle d'une parole qui émerge malgré tout, au cœur même du naufrage et du chaos.